

Article 18 de la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme

Toute personne a droit à la liberté de pensée, de conscience et de religion ; ce droit implique la liberté de changer de religion ou de conviction ainsi que la liberté de manifester sa religion ou sa conviction seule ou en commun, tant en public qu'en privé, par l'enseignement, les pratiques, le culte et l'accomplissement des rites.

Levi Strauss, *Race et histoire (1952), Chapitre 3, l'ethnocentrisme (Folio Essais, pp. 19-22)*

L'attitude la plus ancienne, et qui repose sans doute sur des fondements psychologiques solides puisqu'elle tend à réapparaître chez chacun de nous quand nous sommes placés dans une situation inattendue, consiste à répudier purement et simplement les formes culturelles : morales, religieuses, sociales, esthétiques, qui sont les plus éloignées de celles auxquelles nous nous identifions. « Habitudes de sauvages », « cela n'est pas de chez nous », « on ne devrait pas permettre cela », etc., autant de réactions grossières qui traduisent ce même frisson, cette même répulsion, en présence de manières de vivre, de croire ou de penser qui nous sont étrangères. Ainsi l'Antiquité confondait-elle tout ce qui ne participait de la culture grecque (puis gréco-romaine) sous le nom de barbare ; la civilisation occidentale a ensuite utilisé le terme de sauvage dans le même sens. Or derrière ces épithètes se dissimule un même jugement : il est probable que le mot barbare se réfère étymologiquement à la confusion et à l'inarticulation du chant des oiseaux, opposées à la valeur signifiante du langage humain ; et sauvage, qui veut dire « de la forêt », évoque aussi un genre de vie animale, par opposition à la culture humaine. Dans les deux cas, on refuse d'admettre le fait même de la diversité culturelle ; on préfère rejeter hors de la culture, dans la nature, tout ce qui ne se conforme pas à la norme sous laquelle on vit. (...) En refusant l'humanité à ceux qui apparaissent comme les plus « sauvages » ou « barbares » de ses représentants, on ne fait que leur emprunter une de leurs attitudes typiques. Le barbare, c'est d'abord l'homme qui croit à la barbarie.

Extraits du livre de Richard J. Evans (*In Defence of History (Défense de l'Histoire)*) Dd. Grants, Londres.

Les auteurs postmodernes comme Hayden White, s'inspirant des théories linguistiques qui nient toute correspondance entre les mots et les choses qu'ils sont censés définir, affirment que les historiens classent tout ce qu'ils veulent dans le passé. Ce qu'ils écrivent, déclarait Roland Barthes dès 1908, est "une inscription sur le passé prétendant en être le reflet. Les citations, les notes en bas de page et tout l'appareil de l'érudition universitaire sont autant de stratagèmes destinés à produire un "effet de réalité". Les historiens injectent leur propre sens dans des documents qui, en tant que textes, n'ont eux-mêmes aucune relation avec le passé auquel

ils sont supposés faire référence. [écriture de l'Histoire est affaire de pouvoir, estiment les postmodernes. Il n'existe aucune vérité unique sur le passé, mais seulement des histoires que les gens bâtissent pour se donner un pouvoir dans le présent- l'histoire des Noirs, des femmes, des gays -' et chacune est "vraie" selon la perspective dans laquelle elle est rédigée. Cette vérité dépend d'une expérience partagée avec l'objet de l'étude seule une femme peut comprendre ce qu'était la vie d'une femme dans le passé, seul un homosexuel ce qu'était la vie d'un homosexuel... Seule la forme dominante de (l'Histoire, écrite par des hommes blancs bourgeois et capitalistes, retranchés dans leurs universités et leurs médias prétend être "objective".

Il est certain que les hommes blancs sont les auteurs de la majorité des livres d'histoire publiés en Europe et aux Etats-Unis. Mais défendaient-ils tous les intérêts des hommes blancs et des universités bourgeoises dont ils dépendaient pour subvenir à leurs besoins ? Ecrire l'Histoire, c'est aussi combler une faille dans l'expérience entre le présent et le passé. Beaucoup de femmes ont publié d'excellents ouvrages historiques sur les hommes, tout comme des Noirs sur les esclavagistes blancs. Personne n'irait assurément prétendre que les seuls à pouvoir comprendre les hommes blancs du passé sont les hommes blancs du présent D'ailleurs, les historiens blancs ont travaillé avec succès sur de nombreux aspects de l'oppression et de l'exploitation dans

le passé, sans pour autant avoir été eux-mêmes opprimés et exploités. Mais les postmodernes, s'ils ne se méfient pas, courent un danger autrement plus grave. En effet, leurs arguments peuvent être récupérés par une politique d'oppression et de violence, tout comme ils peuvent servir le partage des pouvoirs et l'émancipation. Il ne fait aucun doute qu'un Serbe de Bosnie affirmerait que seul un autre Serbe de Bosnie pourrait écrire une histoire objective des Serbes de Bosnie- mais il faudrait être fou pour le croire. Et l'on peut se demander Si les postmodernes croient qu' Auschwitz aussi n'est rien d'autre qu'un texte. Richard J. Evans